

Erhard Stiefel

derrière le masque

LA GAZETTE DE L'HOTEL DROUOT

O.J.D : 75000 6 Avril 2001

Du théâtre Nô
aux pièces
d'Ariane Mnouchkine,
le parcours d'un créateur
de masques.
Portrait sans fard
d'un maître d'art.

Par Frédérique de Jode
et Marie-Angélique Ozanne

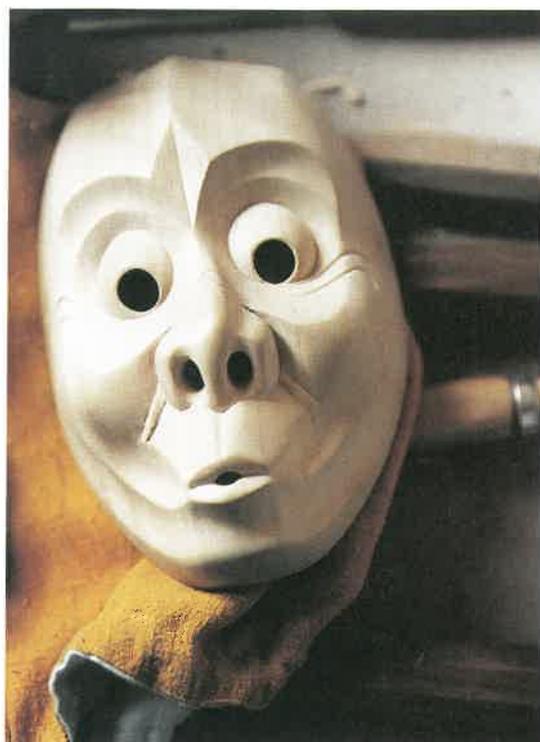
Photos Stevens Frémont

Cartoucherie de Vincennes. L'atelier d'Erhard Stiefel fait face au bâtiment appelé la Tempête. C'est ici que le sculpteur donne naissance à des masques en bois, en lin ou en cuir, aussi légers qu'une plume. Étrange univers où les personnages de la *Commedia dell'arte* côtoient les figures mythiques du théâtre balinais et du Nô, où des têtes de chat et d'ours semblent vous observer du coin de l'œil.

Depuis trente ans, Erhard Stiefel exerce en solitaire ce métier d'art, rare en France. « À mon niveau, je crois que je suis le seul », précise-t-il avec un charmant accent suisse allemand, en souriant humblement. Pourtant, rien ne le prédisposait véritablement à embrasser cette vocation. Un voyage initiatique autour du monde, à l'âge de dix-neuf ans, le conduit vers des contrées lointaines où la réalisation de masques est considérée comme un art à part entière. Cependant à l'époque, sa seule préoccupation se résume à fuir un pays trop calme et étriqué pour se confronter à d'autres civilisations.

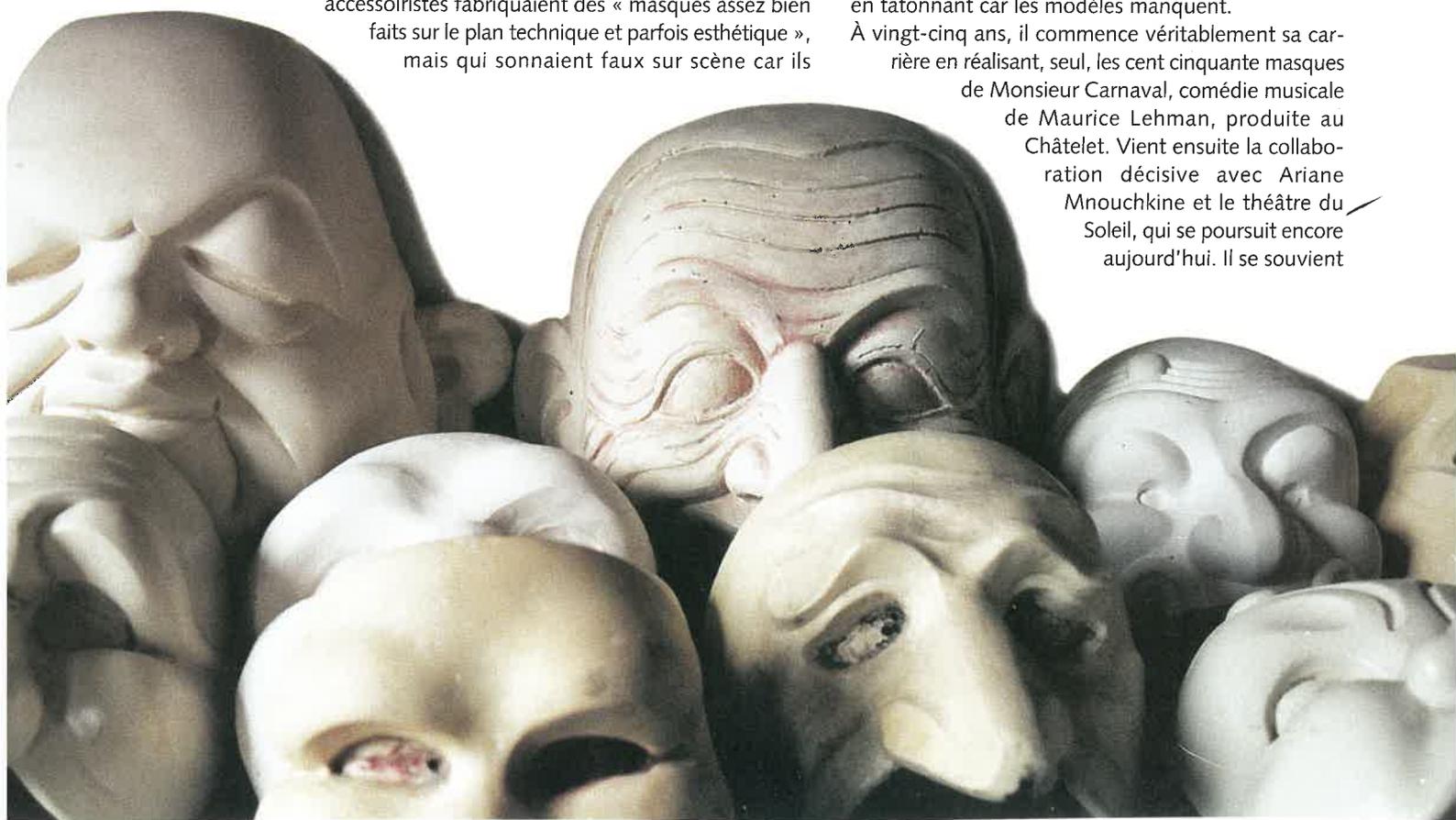
De Vincennes à Tokyo

Peintre et sculpteur de formation, il fréquente, arrivé à Paris, l'atelier des frères Giacometti, et danse pour gagner sa vie. Mais, le cœur n'y est pas. Le théâtre l'attire, et, en particulier, la mise en scène. « J'aime le langage du corps. J'ai trouvé alors que le masque était un lien formidable entre le mouvement et l'art de la sculpture. » Début de l'aventure et premier masque en papier mâché. Pour acquérir la maîtrise de son art, Erhard Stiefel a travaillé en autodidacte. En effet, aucune école en Europe ne prépare à ce métier. Autrefois, notamment aux XVIII^e et XIX^e siècles, les accessoiristes fabriquaient des « masques assez bien faits sur le plan technique et parfois esthétique », mais qui sonnaient faux sur scène car ils



étaient pensés comme des objets et non comme des « véhicules de l'âme et de la vie humaine », dit-il. L'iconographie du théâtre masqué, très rare, le renseigne difficilement sur les subtilités techniques. Hormis les gravures et les documents, il collectionne des pièces anciennes originaires principalement d'Italie et d'Orient, qu'il reproduit pour faire ses gammes. La confection des masques en cuir, par exemple, se fait en tâtonnant car les modèles manquent.

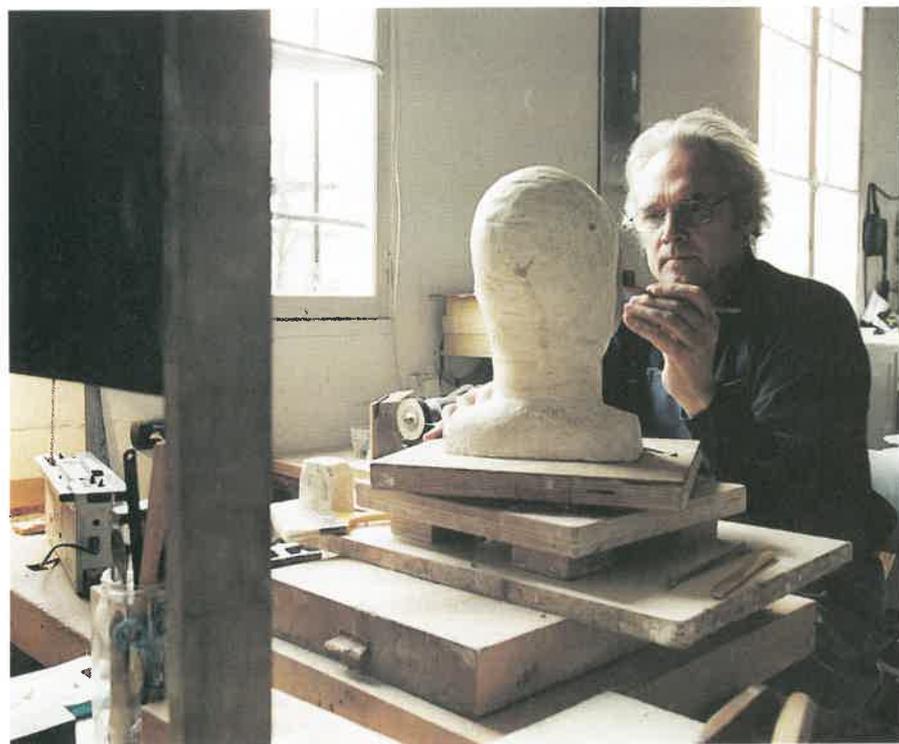
À vingt-cinq ans, il commence véritablement sa carrière en réalisant, seul, les cent cinquante masques de *Monsieur Carnaval*, comédie musicale de Maurice Lehman, produite au Châtelet. Vient ensuite la collaboration décisive avec Ariane Mnouchkine et le théâtre du Soleil, qui se poursuit encore aujourd'hui. Il se souvient



de leurs débuts, qu'il qualifie « d'âge d'or où nous étions alors totalement novices. Nous ne savions presque rien mais c'était des années très intenses, faites de bonheur et d'inquiétude. Je créais des masques, mais, à cette époque, je n'arrivais pas vraiment à imaginer ce qu'ils pouvaient donner sur scène. À chaque fois, j'étais surpris par la force et la magie qui s'en dégageaient. »

Peu à peu, son travail s'affine. « Un masque peut être très beau sur un plan esthétique et ne rien exprimer. J'ai compris cela très vite. »

Ses voyages réguliers au Japon et à Bali, pays dans lesquels le théâtre masqué est une véritable institution, lui offrent la possibilité d'échanger des informations, d'étudier les masques originaux et de trouver l'inspiration. Reconnu par les maîtres du Nô qui l'accueillent comme un des leurs, il conçoit pour le Japon de nouvelles versions de masques anciens du Gigaku, en association avec le musée de Nara et le Tokyo National Research Institute of Cultural Properties. Si, aujourd'hui, les formes et les matières n'ont plus de secrets pour lui, ce perfectionniste cherche toujours le modelé parfait à travers, entre autres, la figure classique d'Arlequin.



Plus de mille modèles

Depuis 1965, les plus grands metteurs en scène, tels Maurice Béjart, Jorge Lavelli, Antoine Vitez ou Yannis Kokkos, ont sollicité son savoir-faire. Il a participé à plus de quarante spectacles et créé, au total, plus de mille modèles. Dernièrement, le réalisateur américain Tim Robbins l'a contacté pour une commande de masques afin de familiariser ses comédiens à cet art. « Les metteurs en scène sont fascinés par ce style de travail, car ils entrevoient une possibilité de création extraordinaire, dans la mesure où il n'existe pas de mode d'emploi. Ils découvrent d'autres horizons avec le masque. C'est une ouverture et non une fermeture, le masque n'est pas du tout réducteur. »

Erhard Stiefel aime concevoir ses masques librement. Si un metteur en scène est trop directif, sa créativité ne s'exprime pas parfaitement. Trop de concessions inhibent son inspiration. « En général, j'écoute le metteur en scène parler de sa pièce et nous évoquons ensemble la famille de masques la plus adaptée à sa création. Lorsque Alfredo Arias est venu me voir pour son spectacle, *Peines de cœur d'une chatte française*, il a simplement indiqué : "Léger dans l'esprit" ! »

Le masque n'est pas un objet figé telle une sculpture. Il prend vie une fois porté par le comédien. Son essayage est donc un moment crucial. Le sculpteur est toujours présent car « l'acteur attend ce moment avec crainte et interrogations ». Avant cet instant magique, plusieurs étapes sont nécessaires. Tout d'abord, établir une relation de confiance avec le comédien. Ensuite, couler en plâtre un positif de l'empreinte de son visage afin d'ajuster parfaitement le masque. Il n'y a aucun dessin préparatoire. Erhard Stiefel travaille directement le masque à partir d'anciens procédés qu'il a retrouvés : cuir repoussé, bois, laque et lin. Sur le mou-

lage en plâtre de la tête du comédien, il appose et pétrit la pâte à modeler jusqu'à obtenir la forme définitive du masque. Sur cèdre, il sculpte en taille directe. Pour un masque en cuir, la forme en bois est recouverte d'une peau épaisse, tannée à l'eau et modelée avec un marteau spécial. Il arrive aussi qu'il invente de nouvelles techniques, ainsi les résines ou les masques articulés. Entre la conception et la création, il faut compter un mois de travail.

L'essence du personnage

C'est seulement sur scène que le sculpteur découvre le résultat final. « On dit souvent que le masque s'illumine ou s'éteint ; au Japon, qu'il est nuageux ou ensoleillé. » La fonction du masque de théâtre, contrairement aux masques carnavalesques ou funéraires, n'est pas de travestir, mais au contraire de révéler l'essence du personnage interprété. « Le masque ne cache pas. Il devient une contrainte pour un acteur, car celui-ci sait qu'il ne peut pas tricher lorsqu'il le porte. Ce n'est pas le masque qui doit être au service du comédien mais le comédien au service du masque. C'est fascinant. Un beau masque peut exprimer n'importe quel sentiment. Ce n'est pas une imitation du visage, une caricature ou une idée, c'est à la fois un visage, et, en même temps, un texte » confie-t-il.

À soixante ans, Erhard Stiefel a atteint l'apogée de son art. L'an dernier, le Conseil des métiers d'art l'a fait nommer maître d'art. Cette distinction lui impose de transmettre ses compétences et l'éthique liée à son savoir à de plus jeunes professionnels. Cette transmission de maître à élève remonte à la période médiévale. Actuellement, Sigfrido Rivera reprend le flambeau pour perpétuer la toute jeune tradition.

À SAVOIR

Créé en 1994, le Conseil des métiers d'art est un organisme consultatif qui dépend du ministère de la Culture et de la Communication. Outre la présélection des six maîtres d'art nommés chaque année par le ministre de la Culture, le Conseil participe activement aux journées du Patrimoine, aux commandes publiques...

Conseil des métiers d'art,
27, avenue de l'Opéra, Paris 1^{er}.

Internet :
www.metiers-art.culture.fr

Atelier Erhard Stiefel,
Cartoucherie de Vincennes, route
de la Pyramide, Paris XII^e.